

MENSUEL
SOP
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n°226, mars 1998

“JE SUIS JOSEPH, VOTRE FRERE”

L'ÉGLISE ORTHODOXE ET L'ANTI-JUDAÏSME

Un article du père Serge HACKEL,
prêtre de la paroisse orthodoxe
de Lewes (East Sussex, Grande-Bretagne),
paru dans l'hebdomadaire *Russkaïa Mysl*
(n° 4209, 12-18 février 1998)

Traduit du russe

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

Abonnements :
Voir en dernière page

Document 226.B

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Je suis Joseph, votre frère

par le P. Serge Hackel

(Russkaïa Mysl', N° 4209, 12-18 février 1998, p. 20)

On pense souvent que le problème de l'Holocauste ne concerne que l'Occident, pris jusqu'aux frontières orientales de la Pologne.

Pourtant ce n'est un secret pour personne que sur les territoires soviétiques, occupés par les troupes hitlériennes, une certaine partie de la population locale participait à la destruction des Juifs, ses propres voisins d'hier. Les nazis en rendaient compte dans leurs rapports avec satisfaction. Dans un de ces rapports, sont relatés les événements qui ont eu lieu dans la ville ukrainienne de Khmelnik et qui à eux seuls expliquent pourquoi les Juifs sont jusqu'ici réticents à l'égard du dialogue judéo-chrétien. Le rapport de l'"Einsatzkommando" N° 5 relate qu'en 1941, lors de l'exécution de 229 Juifs, "la population de Khmelnik fut tellement enthousiasmée de s'être débarrassée des Juifs, que l'on a célébré un office solennel de louanges" (un molében).

Même s'il n'y avait eu qu'un seul d'entre nous, orthodoxes, à participer à ces prières, dans la ville de Khmelnik, il serait urgent de scruter comment cela avait pu arriver, au moins pour que rien de semblable ne puisse jamais avoir lieu, à l'avenir.

En 1991, Sa Sainteté le patriarche Alexis II a touché un mot de ce problème, à New-York, devant un auditoire dans sa majorité juif, et certains milieux de l'Église orthodoxe russe ne veulent pas le lui pardonner. Le patriarche avait cité, entre autres, le nom d'un prêtre de Kiev, Alexandre Glagolev, qui avait donné l'exemple d'une abnégation héroïque en sauvant des Juifs de l'extermination. Il faut ajouter que la femme de ce prêtre, Tatiana Glagoleva, secondait son mari, dans cette noble tâche. Tous les deux ont, grâce à Dieu, survécu.

Le patriarche a aussi mentionné le père Dimitri Klépinine (1900-1944) et la mère Marie Skobtsova (1891-1945) : tous les deux ont été martyrisés, pour avoir défendu la vie des Juifs contre les nazis.

Les décennies qui s'écoulèrent depuis Auschwitz furent le temps d'un réexamen des relations séculaires entre les chrétiens

et les Juifs, et les Églises de l'Occident s'engagent de plus en plus activement sur cette voie.

Il faut espérer que l'Église orthodoxe russe saura, à son tour, changer à cet égard. J'ai dit "espérer", comme s'il y avait un choix possible. Or, il n'est pas question de choisir : il s'agit de la plus urgente nécessité éthique. En la négligeant, on porterait un grave préjudice moral à l'orthodoxie.

L'Holocauste a causé des changements majeurs dans le mode de penser de l'Église catholique. Ce changement est expliqué par le cardinal Willebrands en ces termes : "Nous devons mobiliser toutes nos forces pour purifier la pensée catholique de tous les restes d'anti-judaïsme religieux et d'antisémitisme. Cette haine du peuple juif, qui vit parmi nous, les européens, nous l'avons vu prendre tout à coup la forme d'un horrible abîme d'extermination."

Par cet appel, l'Église catholique confesse qu'elle a aussi, une part de responsabilité, dans les horreurs d'Auschwitz. En 1942, un groupe de Juifs, conduits par un rabbin, s'étaient adressés à un évêque catholique - cela se passait en Slovaquie - le suppliant de les aider car ils devaient être envoyés vers l'Est. Et l'évêque leur répondit ceci : "Oui, vous irez à l'Est. Et vous y mourrez, mais non pas simplement d'inanition et des maladies. Ils vous extermineront jusqu'au dernier, avec vos femmes et vos enfants. Et ce sera la punition que vous aurez méritée pour avoir tué notre Seigneur et Sauveur".

Le Concile Vatican II, qui s'est tenu de 1962 à 1965, a décrété de supprimer, dans les textes liturgiques, les mots et les expressions qui avaient pu amener, au milieu du XXe siècle, à des attitudes non-chrétiennes ou plutôt anti-chrétiennes, par rapport à des êtres humains. Le Concile Vatican II a mis fin à l'opinion répandue, parmi les chrétiens, que tous les Juifs de l'époque de Jésus (et même tous les Juifs pour les siècles des siècles) sont coupables de sa mort. "Pendant des siècles et aujourd'hui encore, - disait-on au Concile, - les chrétiens traitaient les Juifs de "décicides". Et ce mot leur servait de justification pour toute sorte d'actions horribles, même pour l'assassinat et la destruction. Des déclarations abstraites ne suffisent pas. Nous devons tout simplement condamner ce mot, qui a contribué à tant de persécutions pendant un si grand nombre de siècles. Ce mot doit disparaître du vocabulaire chrétien, afin qu'on ne s'en serve jamais plus contre les Juifs".

Le mot "déicide" n'a aucun fondement, écrivait le cardinal Béa dans un article anonyme, à la veille de Vatican II, alors que l'on ne savait pas encore si la question des Juifs y serait abordée. Il est d'autant moins justifié que le nombre de ceux qui ont participé directement au drame de la Crucifixion du Christ était limité, et que les Juifs de la diaspora, dispersés partout dans le monde, ne pouvaient en aucune façon être accusés de déicide. Que dire alors de leurs descendants au cours des siècles"? Ce mot est aussi malvenu parce que ceux qui ont crucifié le Christ étaient vraiment dans l'ignorance de ce qu'ils faisaient : ils n'ont pas reconnu Jésus et n'ont pas compris les prophètes (Ac 13, 27). De toute façon, - continuait le cardinal Béa, - "seul celui qui, en le crucifiant, aurait eu clairement conscience de la divino-humanité du Christ, aurait pu être considéré comme déicide". Or même les Apôtres, lors des jours de la Passion, n'avaient pas pleinement compris quelle était la nature du Sauveur.

Les participants du Concile Vatican II ont promulgué un décret - "Nostra Aetate", dans lequel ils en appellent à se tourner vers l'avenir et à ne plus jamais réanimer l'hostilité multiséculaire contre les Juifs. Dans leur majorité, les prélats ont approuvé ce décret (1760 voix pour, avec 250 voix contre) qui est devenu une partie de l'Aggiornamento.

Tout ceci doit nous inciter à des réformes qui pourraient changer l'attitude de l'Église orthodoxe russe envers le dialogue judéo-chrétien.

Toute réforme au sein de l'Église orthodoxe doit se fonder sur une étude approfondie de l'Écriture Sainte et de la Tradition. D'autre part, on ne peut entreprendre de réforme dans ce domaine, sans s'être débarrassé des préjugés et des idées, datant d'avant l'étude scientifique de la Bible. Il existe un jugement simpliste selon lequel, on n'a le droit de rien modifier ni dans l'Écriture, ni dans la Tradition, - pas un iota, au risque d'être taxé d'hérétique et d'être excommunié.

Les biblistes russes ne font que commencer à étudier les influences qu'ont exercé les divergences religieuses qui divisaient la société du Ier siècle après J.-C.

A mesure que le siècle avançait, les chrétiens s'éloignaient de plus en plus du judaïsme. Ceci était une mesure d'autodéfense. Les chrétiens subissaient, de plus en plus, des persécutions de la part de leurs anciens confrères, dans la foi judaïque.

Par exemple, dans l'Évangile selon saint Jean, le mot de Juif est employé 35 fois dans un sens négatif. Un lecteur non compétent peut en oublier facilement que Jésus lui-même était juif, que sa mère était juive, de même que tous les Apôtres (et non pas seulement Judas!) et que tout l'enseignement du Sauveur est profondément enraciné dans le judaïsme.

Dès que la recherche biblique en Russie se sera développée et que les professeurs dans les écoles ainsi que les prédicateurs dans les églises auront compris quelles sont les véritables assises historiques et spirituelles de notre foi, les chrétiens orthodoxes pourront concevoir les possibilités de dialoguer avec les Juifs.

Tant que cela ne sera pas fait, nous serons toujours sous l'empreinte de toute la virulente polémique des premiers siècles, dirigée contre le judaïsme.

Vers le début du Ve siècle, la rhétorique chrétienne ne se basait pas sur le bon sens, mais bien plutôt sur des stéréotypes de pensée. Beaucoup d'écrivains chrétiens utilisaient cette rhétorique, pour compromettre les liens avec le judaïsme qui étaient encore restés vivants jusqu'à ce temps. Saint Grégoire de Nysse disait des Juifs, avec facilité, qu'ils étaient "des assassins du Seigneur et des prophètes, des rebelles, pleins de haine pour Dieu", puisqu'ils "se dressent contre la Grâce de Dieu et refutent la foi de leurs pères". Selon les dits de ce Père de l'Église, les Juifs sont "des collaborateurs de Satan, des engeances de vipère, un synédron de démons, un peuple détestable et maudit".

Mais le plus connu, parmi les détracteurs du judaïsme, c'est saint Jean Chrysostome. Dans ses "Diatribes contre les Juifs" (dans les années 386-387), il écrit ceci : "Dieu lui-même a rejeté les Juifs parce qu'ils ont crucifié son Fils", et c'est pourquoi les punitions qu'ils subissent sont justes. Et que personne n'ait d'illusions sur la sainteté des synagogues : "Ce n'est pas Dieu qu'on y adore". Les chrétiens ne comprennent-ils pas que la synagogue de ce temps est une maison de prostituées, une forteresse du péché, la citadelle du diable, l'endroit où se perdent les âmes, l'abîme de malédiction". C'est "là que se réunissent les déicides, que l'on blasphème, que l'on se détourne du Père, que l'on insulte le Fils, que l'on nie la Grâce de l'Esprit Saint".

Il faut dire que l'argumentation de saint Jean Chrysostome est sans fondement et que sa rhétorique est surannée. D'autre part, nous sommes très peu concernés par les querelles religieuses

qui se passaient dans la région d'Antioche où il prêchait, au milieu du IV^e siècle. Mais malheureusement, dans de très larges milieux ecclésiastiques, est répandue la certitude qu'il est obligatoire de vénérer également *tous* les écrits des Pères, sans prendre en considération les défauts flagrants, contenus dans tel ou tel autre texte. Les croyants affirment que "ce n'est pas à eux qui sont de simples membres de l'Église qu'il conviendrait d'avoir des doutes sur la sagesse et la sainteté des Pères, dont les ouvrages constituent la Tradition. Nous devons les considérer comme infaillibles et non en discuter ou, encore moins les réfuter".

C'est que les textes canoniques sont reçus, en règle générale, sans que soit pris en considération le contexte historique, dans lequel ils avaient apparus. Selon l'archevêque Pierre de New-York (Archevêché de New-York, Église orthodoxe d'Amérique), "les orthodoxes ignorent que parfois les règles canoniques, avec leurs formules concrètes, ne pouvaient être appliquées qu'à un moment bien déterminé de l'histoire de l'Église".

C'est justement pour cette raison que les décisions du Concile in Trullo (en 692), qui exigèrent une pleine ségrégation des Juifs par rapport aux chrétiens, sont admises en milieu orthodoxe comme un principe éternel et obligatoire. Ainsi, "il est interdit d'avoir des rapports amicaux avec les Juifs, de se faire soigner par eux, en cas de maladie ou d'accepter d'eux des médicaments, de se laver en même temps qu'eux dans les établissements de bains". Les chrétiens n'ont le droit dans aucun cas de considérer les repas des fêtes judaïques comme sacrés et d'y participer. Selon les décisions du Concile de Laodicée (au milieu du IV^e siècle), "il est interdit de consommer des azymes, faits par les Juifs, et de prendre part à leurs fêtes".

Les offices de la Semaine Sainte orthodoxe présentent un problème bien plus sérieux encore. Ils expriment, sous une forme poétique, les règles canoniques et donnent ainsi une interprétation liturgique de la mentalité anti-judaïque de l'Église primitive. Ces textes sont du haut Moyen Âge et sont probablement d'origine palestinienne.

Les matines du Vendredi Saint nous représentent franchement Jésus, comme une victime du "cénacle déicide". Voici ce que dit le Seigneur aux Juifs : "Ô mon peuple, que t'ai-Je fait et en quoi t'ai-Je affligé? J'ai donné la vue à tes aveugles; j'ai

purifié tes lépreux; j'ai fait marcher le paralytique. Ô mon peuple, que t'ai-Je donc fait, que tu m'aies payé - pour la manne par la bile, pour l'eau par le vinaigre, pour l'amour par la Croix. Je ne pourrai plus le tolérer, et J'appellerai mes païens : ils me glorifieront, avec le Père et l'Esprit, et Je leur donnerai la vie éternelle".

Donc, ce sont les Juifs qui crucifient, ce sont eux - les déicides, et les païens héritent de la vie éternelle. Les lectures de ce jour préviennent les Juifs qu'ils seront châtiés, selon ce qu'ils ont mérité : "Donne-leur Seigneur ce qu'ils ont mérité, car ils n'ont pas reconnu Ta venue". Cette demande est d'autant plus dangereuse qu'elle est compréhensible presque à tous ceux qui assistent à l'office car presque tous les mots en ancien slavon employés dans ce texte correspondent aux mots russes. Comme cela, la majorité des croyants peut interpréter ce texte, comme un appel à la vengeance.

L'on considère que les textes liturgiques du Vendredi Saint expriment avec exactitude la doctrine de l'Église. Or, leur autorité ne s'appuie que sur leur utilisation séculaire. Ces textes n'ont jamais été sanctionnés à des Conciles oecuméniques; pour les modifier ou les retrancher, il n'est donc pas besoin de l'approbation d'un nouveau Concile. Des réformes de ce genre ont déjà été maintes fois proposées, par exemple, en 1960 par le théologien grec Hamilcar Alivazatos. Toutefois, rien n'a bougé jusqu'ici, et nous continuons à donner notre assentiment à ces textes par notre présence à l'office.

Nous avons encore un long chemin à parcourir. Pour le moment les orthodoxes de Russie n'ont pas encore tiré de leçon sérieuse de la "Catastrophe". Et les conséquences de la "Catastrophe" ne nous ont pas encore rapprochés du peuple juif. Et à la différence de l'Occident, l'Holocauste ne nous a pas découvert le sens et la beauté de la foi judaïque. Et c'est ce qui nous empêche d'apercevoir toute la plénitude et la grandeur de la nôtre.

Il est certainement souhaitable que pour nous, les orthodoxes, soit convoqué un Concile, semblable à Vatican II.

Seulement, pour pouvoir passer au-delà des normes reçues, il nous manque l'humilité, la persévérance, le savoir académique et surtout la résolution. Il faut avoir soif de comprendre et de

reconnaître les autres, pour être, à son tour, compris et reconnus par eux.

Nous devrions prendre au sérieux les paroles d'un théologien grec orthodoxe Mgr Damascène, métropolitain en Suisse, prononcées lors de la clôture de la troisième rencontre internationale entre les croyants juifs et les chrétiens orthodoxes, que je cite ci-dessous : "Le christianisme orthodoxe reconnaît en la théologie, en l'anthropologie et en la cosmologie du judaïsme, les éléments essentiels de sa doctrine". D'après Mgr Damascène, "nous vénérons profondément non seulement l'Ancien Testament, mais aussi toute l'expérience spirituelle du peuple élu avec son rôle dans la divine économie du salut". Ajoutons qu'il faut inclure la grande "Catastrophe" dans cette expérience spirituelle.

En conclusion, je voudrais rappeler la salutation par laquelle le futur pape Jean XXIII, accueillit une délégation juive qu'il recevait en audience, à un moment où personne ne pouvait encore prévoir l'apparition d'un document comme "Nostra Aetate". Cela eut lieu en 1960, alors qu'il était encore évêque de Venise. Il alla à leur rencontre et les salua de ces paroles inattendues : "*Je suis Joseph votre frère*". C'était une rencontre entre des proches qui s'étaient perdus de vue depuis longtemps. des larmes de joie qui annonçaient la réconciliation".

(traduction française : Russkaïa Mysl')